

1



**Les Ailes brisées**

Dans une cave de Téhéran, le son de sirènes laisse place à celui d'un groupe de jeunes musiciens plus inspirés par le rock que par les chants religieux. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont obligés de se cacher pour vivre leur passion, car le gouvernement ne veut pas leur accorder d'autorisation. Parmi ces jeunes talents, il y a Ashkan et Negar qui n'ont qu'un rêve : former leur propre groupe et partir en tournée à l'étranger afin de pouvoir chanter librement. Pour réaliser ce projet, ils vont solliciter l'aide de tout un réseau de personnes qui

vivent terrées, de peur d'être arrêtées par les autorités, car elles ne suivent pas les directives extrémistes du parti au pouvoir. Cette peur est palpable tout au long du film, comme si une épée de Damoclès flottait en permanence au-dessus des personnages, une épée qui s'abattra plusieurs fois sur les projets de nos deux compères, rappelant les réalités de la dictature. Cependant, on découvre aussi une image différente de l'Iran dans ce film, celle d'un pays dynamique et cultivé, à qui l'on aurait coupé les ailes sur la route de son émancipation.

La sensibilité et la délicatesse de Ashkan et Negar se retrouvent dans des rythmes de indie-rock qui bercent le film et nous plongent dans leurs rêves de musiciens. Cette musique d'espoir est accompagnée d'images lumineuses qui montrent la beauté d'un pays trop connu pour ses révolutions avortées et son régime totalitaire.

À la recherche de nouveaux musiciens, les deux jeunes vont

s'associer à Nader (Hamed Behdad), un bouillonnant producteur qui fera rire le spectateur en toutes circonstances avec sa gestuelle et sa dégaine détendue. Avec lui, on s'immerge dans le monde souterrain de la musique interdite qui étonne par son harmonie ; ici pas de combat culturel entre l'Occident et l'Orient, comme c'est si souvent le cas, mais plutôt un mélange, où posters des *Beatles* et autres *Artic Monkeys* côtoient la langue persane et le foulard islamique.

Malheureusement, ce monde de rêves auquel le réalisateur nous a tant fait croire en nous enivrant d'images colorées, va s'évanouir à la fin du film, où soudainement le bonheur de la musique est éclipsé par la réalité iranienne. Cette réalité faite de corruption, d'instabilité et d'oppression clôt le film de la manière la plus dramatique qui soit.

**Charles C., 18 ans, gymnasien**

2



**Human Jungle**

Que dire ? Peut-être faut-il commencer par expliquer le contexte du film : nous sommes en Iran, pays dans lequel la censure est omniprésente et une autorisation est nécessaire pour pouvoir jouer légalement de la musique.

C'est là que notre intrigue commence : après être sorti de prison, Negar et Askhan décident de trouver des musiciens pour monter un

groupe. C'est alors qu'ils vont aller demander de l'aide à un certain Nader, autour de qui tourne le film. Il jouera le rôle d'un producteur – manager – homme à tout faire pour le groupe. Leur but : réussir à quitter l'Iran afin de réaliser leur rêve, jouer à Londres. Mais le principal problème réside dans le fait que Ashkan n'a pas les papiers pour quitter le pays.

L'enjeu étant posé, parlons maintenant du film en lui-même : il a été réalisé clandestinement en 17 jours. Après quelques jours de repérage en motocyclettes, le tournage a débuté sans réelle préparation, les scènes ont été tournées dans l'urgence. Nous pouvons d'ailleurs le voir durant le film, qui se rapproche plus d'un documentaire par la manière de filmer.

Le casting est composé de Ashkan Koshanejad et Negar Shaghghi, qui jouent leur propre rôle, ainsi que de

Hamed Behdad (Nader) qui est le seul personnage de composition du film.

Le titre s'explique par le fait qu'il est interdit de sortir avec un chat ou avec un chien en Iran, cependant des chats de luxe vivent dans les maisons. C'est un peu le cas des jeunes protagonistes du film, qui doivent se cacher pour jouer leur musique.

Il faut savoir que ce film ne s'adresse pas à tout public : en effet, le fait qu'il soit tourné en persan nous oblige à lire les sous-titres qui s'enchaînent très rapidement.

Point très positif, c'est le premier film parlant réellement de la jeunesse iranienne, de sa situation, de ses droits, et je trouve ça vraiment intéressant de pouvoir vivre ça avec les protagonistes.

Enfin, la musique est très présente sur toute la durée du film, accompagnée de belles images de la ville de

Téhéran. N'attendez pas pour écouter un extrait de la bande originale que vous trouverez tout simplement sur le [myspace](#) du groupe que forment Negar et Ashkan dans la réalité : *Take It Easy Hospital*.

3



### Lorsque la musique devient un crime

*No One Knows About Persian Cats* révèle la capitale de l'Iran à travers ses musiciens. Ce film dénonce l'oppressant gouvernement en place, en dévoilant les abus d'autorité, ici avec la musique.

A travers les acteurs – dont les trois principaux interprètent leurs propres rôles – on sent la ville de Téhéran vivante, une ville dont la population est active et prête à aller de l'avant. Malheureusement, à cause de la censure et d'interdictions insensées, leur productivité artistique est entravée, voire stoppée. En conséquence, à l'instar d'Ashkan (Ashkan Koshanejad) et Negar (Negar Shaghghi), les deux personnages principaux, les musiciens songent à quitter leur pays

La réaction du public dans la salle au moment du générique montre bien la réussite du film : tous les cinéphiles étaient scotchés à leurs sièges !

Pour conclure, je vais citer une phrase d'un article du *Monde* sur le film :

pour pratiquer librement leur musique en Europe.

*No One Knows About Persian Cats* est un film dédié à la musique et qui, en présentant un bel échantillon de la musique iranienne, l'honore pleinement. La musique, allant du indie rock au rap en passant par le hard rock et le jazz, parfois teintée de sonorités arabes, fait frissonner.

Les textes sont également évocateurs, nommant la lutte des classes et dénonçant la corruption. Notamment celui du groupe de rappeur *Hichkas* et leur chanson « [Ekhtelaf](#) ». Ou encore la chanson « [Emùshab](#) » du groupe *Meerza*.

Les jeunes utilisent la musique comme moyen d'expression et refusent de voir leur art comme un crime.

De plus, chaque chanson est accompagnée d'une suite d'images qui suit le rythme souvent rapide de la musique, à la manière d'un clip.

Bien que les conditions de tournage difficiles se fassent ressentir dans des images souvent floues, celles-ci sont très belles esthétiquement, prenantes et vont dans le sens du film : en multipliant les gros plans - peut-être une façon de garder les lieux visités secrets et nous empêcher de nous orienter dans la ville – la forme

« *La fin de l'histoire entamée par Les Chats persans s'écrira sans doute ailleurs que sur un écran de cinéma.* »

**Julian R., 17 ans, gymnasien**

visuelle renforce le sentiment d'oppression. Les seuls plans larges sont ceux de Téhéran vu de loin. Les plans fixes (plutôt tremblotants, d'ailleurs) alternent avec les séquences courtes qui montrent des images parfois frappantes de la réalité de Téhéran et de ses habitants dans leurs activités de tous les jours.

L'ensemble nous fait ressentir assez fortement le manque d'espace et de liberté.

Sachant que *No One Knows About Persian Cats* a été tourné illégalement et en 17 jours seulement, le réalisateur Bahman Ghobadi, a réussi un chef-d'œuvre : non seulement le film est magnifique artistiquement, mais il est avant tout un témoignage précieux. Ce témoignage conduit le public à la réflexion sur la situation actuelle de l'Iran et, plus généralement, sur les interdictions et le contrôle excessifs dont bien des gouvernements ont usé, sans jamais résoudre les problèmes mais en faisant fuir les gens de leurs propres terres.

**Aline K., 22 ans, UNIL**

4



### La musique comme espoir

Ce film nous emmène à travers Téhéran en suivant Ashkan et Negar, deux jeunes Iraniens qui veulent créer un groupe d'indie rock (ce qui est illégal en Iran) et obtenir un visa pour se produire en Europe.

La musique, qui est le fil conducteur du film, est magnifique, le réalisateur nous fait découvrir plusieurs musiciens iraniens, des « clips vidéo »

sont intégrés au film : avec chaque chanson défilent des images de Téhéran.

La manière de filmer se rapproche du documentaire, il faut savoir que le film a été tourné en 17 jours et sans autorisation. Les images ne sont pas de très bonne qualité, c'est parfois flou ou ça bouge. C'est quelquefois déroutant, mais ça donne au film un côté sympathique et authentique, on y voit la ville de Téhéran telle que ces jeunes la perçoivent. La difficulté de leur vie quotidienne est palpable, on comprend leur envie de partir afin d'être libre.

Le seul « vrai » personnage est Nader, remarquablement interprété par Hamed Behdad. Il est le « manager » du groupe. Malgré toutes les difficultés rencontrées, il a toujours de l'espoir : grâce à ses idées ou à ses connaissances, il fait avancer les choses. C'est lui qui nous donne envie d'y croire, de continuer. Les

autres personnages (qui jouent leur propre rôle) sont nettement moins intéressants.

Bahman Ghobadi nous montre ainsi une partie de l'Iran qui, malgré la dictature, est pleine de richesses culturelles et qui veut s'en sortir.

**Mélanie J., 17 ans, gymnasiennne**

---

5



### Révélation d'une face cachée de l'Iran

*No One Knows About Persian Cats* est un film iranien qui porte plutôt bien son titre. Alors que dans l'actualité, et dans l'immense majorité des films sur l'Iran que l'on voit chez nous (*Persepolis*, *Bassidji*), on entend parler quasi exclusivement de politique ou de religion, le film de Bahman Ghobadi nous fait découvrir un tout autre aspect du pays.

Le caractère apolitique est d'autant plus surprenant lorsqu'on sait que tous les acteurs jouent leur propre rôle et que le film a donc quelque chose du documentaire. Jamais on entend parler d'un personnage politique ou d'un dignitaire religieux en particulier, et il est même difficile de dater précisément l'action. Les seuls "méchants" qui personnifient la censure sont la police et jamais il n'est question de *bassidji* ou d'autre sympathisant du régime. Le seul dénonciateur auquel font

face les protagonistes de l'histoire - et qui ne reste pas anonyme - n'est qu'un petit enfant qui croit s'amuser et ses victimes vont presque jusqu'à ressentir un lien amical avec lui. Les personnages sont de milieux et de cultures divers et l'humour de certains d'entre eux permet de faire oublier un peu le contexte politique difficile.

Le fait qu'en dehors de la présence de la censure - qui n'est pas forcément spécifique à l'Iran - le film soit très peu politique permet de mieux exposer le talent de ces musiciens qui semblent condamnés à rester invisibles.

Certains pourraient reprocher cette approche qui fait qu'on se sent rarement vraiment en danger, et qui pourrait ôter un certain suspense. Ceci dit, il y a toujours quelque chose à regarder ou à écouter et on ne risque pas de s'ennuyer.

Malgré cette focalisation très claire sur un aspect particulier, la musique, le film reste très authentique. Les personnages, même s'ils ne sont pas des acteurs de profession, sont époustouflants. On s'identifie facilement à Negar et Ashkan qui découvrent comme nous une face cachée de la culture iranienne et on s'attache rapidement à Nader qui ne fait pas seulement office de guide mais aussi de "grand frère".

La manière dont *No One Knows About Persian Cats* est filmé est très particulière. Le film a été tourné clandestinement et en très peu de temps, pourtant on a pris le soin de rechercher une esthétique as-

sez unique. L'image n'a rien de celle d'une grosse production, ni d'un film documentaire, ni même du film amateur. Il y a très peu de zooms et les angles sont souvent extrêmes (horizon dans la diagonale du cadrage etc...). La mise au point est souvent négligée pour privilégier le [bokeh](#). Ça n'est pas forcément agréable pour les yeux et ça n'est pas toujours du plus bel effet, mais cela contribue à l'ambiance "underground".

Bien entendu on ne peut pas parler de ce long-métrage sans parler de la musique, omniprésente et excellente. Il y a plusieurs séquences qui sont bien mieux réalisées que la plupart des clips qu'on voit de nos jours. Des moments où, pendant une chanson entière, on nous montre une quantité énorme d'images (parfois photographiques) qui donne envie de prendre le prochain vol pour Téhéran avec un appareil photo et un synthétiseur dans vos bagages.

Le plus frustrant après avoir vu *No One Knows About Persian Cats*, c'est qu'il est presque impossible d'aider ces musiciens. On ne peut qu'espérer qu'une lutte, qui sera malheureusement infiniment plus violente que la leur, les libérera un jour du régime dont ils sont victimes.

**Pascal B., 18 ans, gymnasien**

---

Coordination: [Anna Percival](#), diplômée en cinéma, février 2010